La Dépêche du Midi
4 avril 2013

« La Mélancolie des Barbares », par la Compagnie Tabula Rasa

Rendez-vous à La Baleine lundi 8 et mardi 9 avril, à 20 h 45, pour un spectacle issu d'une résidence de création, « La Mélancolie des Barbares », par la Compagnie Tabula Rasa. La pièce de Koffi Kwahulé ne ment pas. Littéralement, la mélancolie signifie la « bile noire ». Le texte est crépusculaire, il nous plonge, corps et âme, dans d'épaisses ténèbres pour sonder les bas-fonds d'une humanité que le dramaturge met toujours en question. L'homme est un animal complexe. Tout autant polar noir que tragédie mythologique, l'œuvre plonge le spectateur au cœur d'une cité abstraite qui résonne avec notre époque : crise du travail, trafics en tout genre, violences diverses, perversions sexuelles, discours sur la morale et la loi…

Un flic aux accents de prédicateur vient d'être nommé pour rétablir l'ordre. Il a couvert sa jeune femme, Baby Mo, d'un voile pour la protéger de la souillure du monde et

Le metteur en scène Sébastien Bournac./Photo DDM

pris sous son aile Zac, le caïd de la cité, pour en faire un « fils spirituel ». Mais derrière les apparences, Baby Mo continue d'aimer Zac tandis que le caïd se verrait bien en nouveau Scarface… Le drame se noue autour de ces trois figures et nous plonge dans les abîmes du mensonge, de la trahison, de la haine et du crime.

Mais le vrai spectacle réside dans le déploiement envoûtant et vénéneux de la langue de Koffi Kwahulé. Une langue lyrique et crue pour dire les fêlures innommables et la schizophrénie d'un monde chancelant et barbare. Dans une construction en crescendo violent, la fable se mue en un huis-clos glaçant où les rêves des lucioles sont anéantis par l'aveuglement des pères. Mais le vrai spectacle réside dans le déploiement envoûtant et vénéneux de la langue de Koffi Kwahulé. Elle est portée dans cette création par une équipe de jeunes comédiens. Auteur : Koffi Kwahulé. Mise en scène : Sébastien Bournac. Avec les comédiens de l'Atelier Volant du TNT : François-Xavier Borrel, Philippe Girard, Mireille Herbstmeyer. Renseignements et réservations au 05 65 77 68 00.

La Dépêche du Midi
6 avril 2013

théâtre

Tabula Rasa, le retour

Sébastien Bournac, la Compagnie Tabula Rasa et l'Aveyron c'est déjà une longue histoire : trois ans de résidence associée avec la M.J.C. de Rodez et plusieurs créations de théâtre contemporain dont la première mondiale d'un texte de commande de l'auteur ivoirien Koffi Kwahulé « La mélancolie des barbares ». Il revient cette année dans les locaux de La Baleine pour une version totalement remaniée de cette œuvre avec toujours les mêmes exigences de qualité, la volonté de promouvoir et défendre des auteurs vivants et de faire partager avec son public des expériences qui laissent à chacun des pistes multiples ouvertes sur l'imaginaire. L'argument est des plus simples : dans une cité abstraite se confrontent plusieurs personnages imbriqués dans des relations ambiguës, d'amour de filiation, de puissance, d'ordre et de morale. Cette pièce explore l'humanité dans ce qu'elle a de plus refoulé, le côté obscur où la tentation de la bonté fait écho à la vanité. D'une écriture tranchante et abrupte elle peut se lire aussi bien comme un polar noir et violent, une fable fantasque et grotesque ou un mélodrame social et psychologique à l'aune de la crise. « J'ai le sentiment que cette œuvre est beaucoup plus immense que celle que j'ai déjà montée » explique le metteur en scène qui cette fois la propose avec des comédiens professionnels dont certains ont travaillé avec Antoine Vitez ou Jean-Luc Lagarce. Ce projet rythmé comme une structure musicale en neuf séquences joue sur les ruptures de ton, le temps qui se dilate et le jeu des acteurs pour un spectacle qui lorgne aussi bien vers le drame shakespearien que la dimension mythologique d'une tragédie grecque fondatrice. Le travail sur les forces invisibles, la perversité jubilatoire ou la veine empreinte de mysticisme d'une communauté humaine, tout se conjugue pour proposer une œuvre singulière à découvrir. Il reste des places pour les deux soirées du lundi 8 et du mardi 9 à La Baleine d'Onet à partir de 20 h 45. Billets de 9 à 20 €.

Renseignements et réservations au 05 65 77 68 00.

J-J

Midi Libre
7 avril 2013

La Mélancolie des Barbares sur la scène de La Baleine

Lundi 8 et mardi 9 avril à 20h45 La Compagnie Tabula Rasa donnera sa dernière création 'La mélancolie des barbares' sur la scène de La Baleine.

Une oeuvre contemporaine, « pour des oreilles contemporaines » mais tout public. « Je suis fier, pour les 10 ans d'existence de la Compagnie, de présenter cette oeuvre forte qui ouvrira les consciences, une oeuvre qui n'enferme pas et où chacun pourra y voir ce qu'il veut. Jouer à La Baleine, ce lieu magique, est l'aboutissement d'une coopération réjouissante, notamment avec la municipalité castonétoise puisque la pièce a commencé à être écrite à Onet » explique le metteur en scène, Sébastien Bournac, aux côtés de l'adjoint au maire, Jacques Moréno.
La Mélancolie des barbares est née d'une commande d'écriture de la compagnie Tabula Rasa à Koffi Kwahulé. Tout autant polar noir que tragédie mythologiques, l'oeuvre plonge au coeur d'un cité abstraite qui résonne beaucoup avec l'époque actuelle : crise du travail, trafics en tous genre, violences diverses, perversions sexuelles, discours sur la morale et la loi. Dans une construction en crescendo violent, la fable se mue en un huis-clos glaçant où les rêves des lucioles sont anéantis par l'aveuglement des pères.
Mais le vrai spectacle réside dans le déploiement envoûtant et vénéneux de la langue de Koffi Kwahulé. Elle est portée dans cette création par une équipe de jeunes comédiens entraînés par deux acteurs montres de la scène française, Mirelle Herbstmeyer et Philippe Girard. Une langue lyrique et crue pour dire les fêlures innommables et la schizophrénie d'un monde chancelant et barbare…

Le Ruthenois
9 avril 2013

Cité d'urgences

Au Théâtre national de Toulouse, « la Mélancolie des barbares », de l'auteur ivoirien Koffi Kwahulé, est porté pour la première fois à la scène par Sébastien Bournac, avec Mireille Herbstmeyer, Philippe Girard et une troupe de jeunes comédiens.

Un décor dépouillé, un terrain vague accidenté, et une angoisse diffuse que soulignent des lumières blafardes obliques, bienvenue dans la cité fantasmée où évoluent les personnages de la pièce de Koffi Kwahulé « La mélancolie des barbares ». Cette fois-ci, à La Baleine, pour la monter dans une version résolument plus hard et éprouvante, Sébastien Bournac le metteur en scène de la Compagnie Tabula Rasa s'est entouré de comédiens professionnels dont il obtient une intensité dramatique incroyable pour transformer une histoire de passions dévorantes, de jalousies insidieuses, de sexualités ambigües et de rivalités de pouvoirs en un maelström vertigineux qui laisse le spectateur pantois. Les personnages dégoulinent de solitude glauque, de ressentiments tus, de noirceur contagieuse, où personne n'est dupe mais où chacun essaie de survivre en milieu hostile. Chômage endémique, trafics en tout genre, identité féminine bafouée, corruption larvée, insultes récurrentes, bref, une atmosphère délétère de sauvagerie latente ou exacerbée dans laquelle il faut tantôt se mettre à nu dans tous les sens du terme, tantôt faire son outing, où pour exister il faut s'affranchir de tout, au mieux pour trouver une issue possible pour soi, au pire rejeter la faute sur autrui, voilà pour le contexte particulièrement oppressant. Huis clos sartrien, tragédie grecque, western tumultueux ou drame psychanalytique, tout se bouscule, se heurte et se fait écho ou miroir déformant. Il y a des tensions paroxystiques, de la vengeance subliminale, de l'inceste latent, de la bisexualité refoulée, une violence toujours prête à exploser, et pour rendre palpable ce climat plombé et mortifère, une volonté de rupture avec certains codes. Les comédiens se figent longuement face au public, sont plus dans les monologues qui s'ignorent que dans la complicité du verbe, les voix éructent ou se déchaînent, les déplacements dans l'espace du plateau hésitent entre marche triomphale ou fuite désespérée, tout se conjugue pour accentuer malaise et distance.
Un texte hypnotique, des reparties cinglantes, une pièce qui avance au rythme de tableaux successifs, lesquels s'accélèrent toujours plus jusqu'au fatum expiatoire. Manipulation trouble ou innocence originelle, caïd ou prédicateur, ego démesuré ou confiance en soi, tel un noeud gordien inexorable, l'intrigue devient exorciste partagé et douloureux, transcendée par un final sacrificiel en parallèle de la brutalité apocalyptique aveugle made in Scarface.
C'est dire si ce spectacle tendu à l'extrême se révèle être une épopée vénéneuse et crépusculaire dont nul ne sort intact.

Jean Dessorty

Paysages dévastés

Il est des oeuvres qui, comme cette Mélancolie des barbares désormais programmée au TNT, se font au gré des rencontres. En 2008, Sébastien Bournac, metteur en scène de la compagnie Tabula rasa, rencontre le dramaturge Koffi Kwahulé et lui commande une pièce, prévue pour un travail d'atelier avec des adolescents de Rodez. La chimie de l'écriture de Koffi Kwahulé se met en action ; le 24 décembre 2008, un manuscrit est remis au metteur en scène. La force envoûtante de cette écriture, qui puise aux sources d'un tragique venu d'ailleurs, fascine le metteur en scène.
Celui-ci fera dès lors route avec le texte, et en présentera plusieurs variations. D'abord à Rodez, puis au Théâtre national de Toulouse en 2009, au terme d'une session de travail de l'atelier volant du TNT ; l'énergie et la jeunesse du groupe permettait de découvrir de nouveaux aspects du texte, et d'explorer un espace bi-frontal qui intégrait les spectateurs à cette fresque policière et tragique. Riche de ces refontes, de ces transmutations, le spectacle se dépose dans une nouvelle forme, plus brute et plus frontale.

La loi et l'ordre, la prédication et le révolver

Dans une Cité sans nom ni localisation, qui tient à la fois de la ville moderne et de la Cité grecque, nous suivons le quotidien de Zac. Il est le fils d'un père mort, qui a laissé dans la catastrophe de sa disparition un paysage dévasté et une famille qui se débat. Il y a la mère, personnage meurtri et en manque, être du manque : manque de force et de résolution pour dicter à son fils une conduite de fils, manque de l'argent nécessaire qui lui permettrait de faire vivre sa famille, manque de cette force qui caractérise sa fille Lulu. Celle-ci est marqué, comme souvent dans la tragédie, par la mort du père, dont elle veut honorer la mémoire par une attitude digne. Cette fidélité à l'image et à la mémoire du père signera sa perte, amorcera son anéantissement. Et il y a donc Zac, le frère et le fils, devenu trop tôt l'homme de la maison. Pas de travail, pas d'autre rêve que celui de ressembler aux héros qui peuplent son imaginaire. Ici, le Scarface d'Al Pacino fait figure de modèle unique, image-destin dans laquelle il s'anéantira lui aussi. Pourtant, Zac est recueilli par le Kommissari, chef de la police, représentant et exécuteur de la Loi dans la Cité, justicier énigmatique tout droit sorti d'un western, qui fait de la parole biblique une arme. Ici règne, en apparence, un ordre intransigeant, irréprochable. C'est que Dieu, par le Verbe, est à l'oeuvre. Mais les apparences s'effritent très rapidement, la vérité est engloutie dans la mécanique de la pièce. Et puis il y a cette jeunesse dépeinte par Koffi Kwahulé : celle incarnée par Monique (baby mo), l'allumeuse du lycée arrachée à la rue par le Kommisari, voilée, soumise et mariée à lui. Il y a aussi ce groupe de jeunes qui zonent. Sont-ils réellement ces «barbares» visés par le texte ? Où est la barbarie là-dedans ? Nous trouvons une réponse chez l'acteur interprétant Judicaël : «La barbarie, c'est la violence ; la violence la plus forte dans cette pièce, c'est celle de l'aliénation qui guette chaque personnage».

Organique et glacé

La mise en scène de Sébastien Bournac opte pour un retour à l'organicité d'une matière brute, celle d'une tourbe que les acteurs piétinent, foulent et refoulent. Résidu brut de cette matière tragique, cette tourbe fait paysage. Nous sommes donc plongés dans un espace intermédiaire, dont l'extériorité rappelle le terrain vague, un en-deçà, ou un au-delà de la culture. Il y a aussi ces scènes d'intérieur étouffantes, dans l'appartement familial sordide, ou chez l'employeur.
L'enfermement y est rendu palpable par le couvercle posé sur l'action : écran surdimensionné qui passe Scarface en boucle, dans lequel le spectateur se perd un peu, perd la situation immédiate de personnages que l'image enferme.
La mise en scène explore par ailleurs une nouvelle direction, celle d'une frontalité qui prend à parti, raille, introduisant un humour incongru et dérangeant au sein de situations que le texte donnerait à percevoir comme graves, sordides ou plus nettement tragiques. Le verbe de Koffi Kwahulé qui se déploie lors des longs récitatifs nous plonge dans un lyrisme de la nature, fait d'images et de paraboles. La mise en scène désacralise cette parole, le rapprochant ainsi de nous.
«Où est la jeunesse ?» demande l'un des spectateurs lors du bord de scène organisé à l'issue de cette première représentation. Mais est-ce bien cela, est-ce bien de reconstitution dont il s'agit ? Est-ce que cette pièce-paysage a pour but de faire tableau, de saisir une jeunesse en particulier ? «Nous nous sommes plutôt confrontés à des énergies, à leur heurt, nous avons essayé de percevoir la manière dont elles se percutent, dont elles entrent en collision», répondent l'auteur et metteur en scène. Et de fait, certaines scènes - l'entrée en matière de Lulu, son entretien d'embauche, la confrontation entre Judicaël et les comparses de Zac, se rêvant en tortionnaires et macs - sont porteuses de cette «urgence de la jeune parole», qui était le mot d'ordre de la commande passée à Koffi Kwahulé en 2008.
Mais l'énergie de cette première est encore très irrégulière, le changement de format semble y être pour beaucoup ; c'est que le spectacle, dans cette dernière mue, s'est doté de moyens et d'une distribution qui en font certes un grand objet, convoquant des « monstres « de la scène française (en particulier l'immense Philippe Girard) dans lequel il semble toutefois important d'injecter l'intensité et l'immédiateté de ses premières versions. Il faut peut-être que la scène redevienne le lieu d'une incandescence plus radicale.

Julien Botella

Le guide

A ne pas manquer

Difficile ce mois-ci de faire un choix parmi les multiples spectacles à l'affiche et les divers genres proposés. Théâtre, musique de chambre, chanson française, marionnettes, danse ou cirque... au gré de vos envies.

1

13-23 novembre

La mélancolie des Barbares

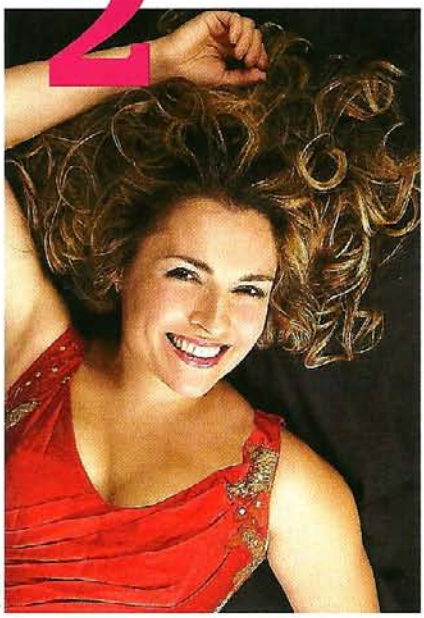
La compagnie Tabula Rasa, dirigée par Sébastien Bournac, installée sur Toulouse, vient de fêter ses dix ans. Dix ans et onze créations de textes contemporains, réalisées en compagnonnage avec les auteurs et les artistes. Le texte de « La mélancolie des barbares » a été écrit par l'Ivoirien Koffi Kwahulé que Sébastien Bournac considère comme l'un des plus grands auteurs dramatiques actuels : un texte nerveux et poétique, à la croisée du polar et du conte métaphorique.

L'histoire se passe dans une cité, qui pourrait être n'importe laquelle, n'importe où. Un flic vient d'être nommé « Kommissari » et s'est donné pour mission de rétablir l'ordre ; il a épousé une jeune femme, Baby Mo, qu'il cache sous un voile « pour la protéger de la souillure du monde. » Le 3e protagoniste est Zac, un caïd de la cité. Le triangle est posé : le Komissari aime Mo, veut en faire une recluse tandis qu'elle aime Zac. Le drame se noue : on plonge dans les abîmes de la trahison, de la haine et du crime. Un monde sans espoir. «La mélancolie des barbares » interroge sur notre époque, la morale, la violence.

➔ Infos **Au TNT, du 12 au 23 novembre**

© François Passerini

2



© DR

6-7 novembre

Jane Birkin

Dix ans après sa création au théâtre de l'Odéon à Paris, Jane Birkin remonte sur scène pour présenter son concert « Arabesque » à Toulouse, le 6 novembre. Grâce aux arrangements du violoniste algérien Djamel Benyelles, l'actrice et chanteuse britannique orientalise les succès de Serge Gainsbourg comme « Elisa », « Couleur café » ou « Comment te dire adieu », dotant ces tubes d'une couleur particulière. Une immersion dans l'univers de « l'homme à la tête de chou » qui se prolongera le 7 novembre avec une soirée réservée à la lecture de textes, parfois inédits, du sulfureux auteur-compositeur-interprète dont Jane Birkin fut la compagne.

➔ Infos **Les 6 et 7 novembre à 20h. Tarif : 25€. www.sorano-julesjulien.toulouse.fr - 05 81 91 79 19.**

24 novembre

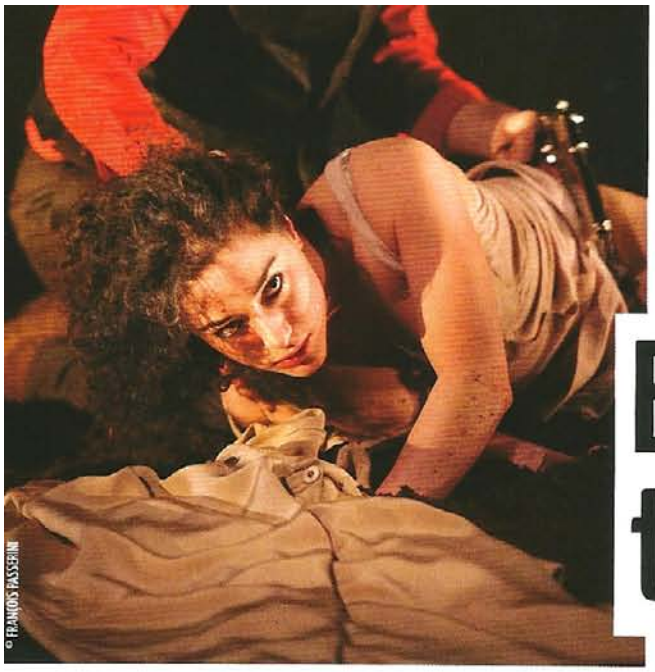
Julia Kogan à Rochemontès

Soprano colorature, Julia Kogan est née en Ukraine, a grandi aux Etats-Unis ; elle vit désormais en France et mène une carrière internationale. Elle se produira à l'Orangerie de Rochemontès, à Seilh pour un concert dans un environnement particulièrement agréable : l'Orangerie du château surplombe un parc donnant sur la Garonne et accueille des concerts de musique de chambre suivis d'un apéritif en compagnie des artistes. Julia Kogan s'y produira avec le pianiste Marc Verter pour « une flânerie au hasard des chants », suggérés par le public. Au menu : Purcell, Mozart, Schubert, Poulenc, Debussy, Gershwin... Julia Kogan a été saluée, il y a quelques années pour son interprétation de la Reine de la nuit de Mozart, rôle qu'elle a joué à Vienne, Avignon et Toulouse. On a pu aussi l'entendre en « Zerbinetta » dans « Ariane à Naxos », et en « Greta Fiorentino » dans « Street scene » de Kurt Weill.

➔ Infos **Orangerie de Rochemontès, le 24 novembre à 16h30. 05 61 39 17 14.**

3

© DR


© FRANÇOIS PASSERINI

Derrière le titre, magnifique, de *La mélancolie des barbares*, se cache une tragédie politique qui trouve tout naturellement sa place dans la problématique du dernier Regard du TNT.

Entre polar et tragédie antique

Sa compagnie, Tabula Rasa, vient juste de fêter ses dix ans: l'âge de la passion réaffirmée et l'âge de tous les possibles pour le metteur en scène Sébastien Bournac qui vient de faire le choix de l'intermittence en quittant son métier d'enseignant. Un statut d'artiste assumé et l'impression d'être à un tournant de vie qu'il envisage avec la reprise d'un texte qu'il avait commandé à l'auteur dramatique d'origine ivoirienne Koffi Kwahulé.

Comment est né ce projet ?

Sébastien Bournac : Au départ, c'est une commande d'écriture que la compagnie avait faite à Koffi Kwahulé suite à notre rencontre il y a quelques années au Théâtre de la Digue dans le cadre d'Urgence de la Jeune Parole et à un travail en résidence ensemble à Rodez avec des jeunes et des adolescents sur un atelier. Le texte avait ensuite été édité : je l'ai relu, j'ai retravaillé dessus l'an dernier avec la promotion de l'Atelier volant du TNT et nous l'avons finalement créé pour la troisième fois en quelque sorte en avril dernier. A la relecture, j'avais en effet été frappé par le potentiel tragique du texte qui a coïncidé avec ma propre mélancolie. Mais attention, c'est une mélancolie qui nourrit l'énergie. Ma conscience du temps qui passe a nourri mon envie de faire. Je pense qu'on reste ce que l'on a fait, il y a une poésie de l'acte, dont j'ai vraiment pris conscience avec les dix ans de la compagnie.

Quels sont les thèmes en jeu derrière ce titre ?

Je voulais aborder la question de la vanité, et il me semble que la mélancolie parle bien de cela. Sous ce titre, abstrait, irréductible, il y a l'histoire d'une cité, traversée par le crime et la perte des idéaux. L'idée aussi que, dans notre époque violente, la mélancolie résulte de la violence, elle ne la précède pas. La pièce est la représentation d'un monde à la fois actuel et archaïque. Elle nous renvoie à la tragédie romaine, à sa jubilation, malgré la violence dont elle est nourrie. Il y a pour moi une jubilation du plaisir tragique que rend très bien la langue métissée, foisonnante de Koffi, nourrie aussi bien de culture classique que du cinéma américain, de *Scarface* à *Scarymovie*. Il y a des viols, des meurtres dans son récit, mais il ne joue pas la carte du trash contemporain. Au contraire, du simple il fait surgir le complexe. Et puis, c'est une écriture qui m'est familière puisque j'ai exploré d'autres textes de lui, auparavant mis en lecture. Son écriture me provoque, elle vient me chercher, elle me déstabilise, me met dans l'inconfort et j'aime ça.

Quels mécanismes sont à l'œuvre ?

C'est un spectacle où ressurgissent des schémas obsessionnels, récurrents dans mon travail, comme l'absence du père, sa place, la construction de la jeunesse. Là c'est une jeunesse sans repères où vient se loger le fanatisme, où nichent des vanités multiples et où les pires salopards peuvent se glisser dans les failles. Un tableau qui fait écho au monde actuel bien sûr, même si le référentiel de cette pièce est irréductible. Cette écriture, c'est surtout un maelström de sentiments, une machine à créer des émotions et Koffi Kwahulé n'est jamais dans l'économie. Son texte déverse malheurs et rêves, avec une impudeur absolue. C'est en cela que sa pièce s'adresse à tout le monde : c'est à la fois une fable, un polar, un western !

Est-ce que ce travail augure de nouvelles pistes ?

Ça m'a en effet donné envie de revenir à la tragédie romaine, j'ai très envie de monter *Phèdre* de Sénèque et de me confronter à *Hamlet*.

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉCILE BROCHARD

13 au 23 novembre
www.tnt-cite.com

Le dessous des planches

> « Une pièce koltèsienne »

Au TNT, Sébastien Bournac signe sa onzième mise en scène : "La mélancolie des barbares", pièce commandée à l'Ivoirien Koffi Kwahulé. Entretien.

La commande

> Sébastien Bournac : « J'avais lu plusieurs pièces de Koffi Kwahulé et j'aimais beaucoup leur dimension tragi-grotesque. Je lui ai passé une commande d'écriture, en même temps que la commande de "Dreamers" auprès de Daniel Keene (1). »

"La mélancolie des barbares"

« Ce texte me fascine, il révèle une autre veine de l'écriture de Koffi Kwahulé, plus complexe, plus lyrique. Il amorce une nouvelle manière d'écrire les drames. Je pense que cette pièce est un opéra. Koffi écrit beaucoup en écoutant la musique, du jazz principalement, Chet Baker en particulier. Il écrit la musique d'une manière. Il y a une dimension opératique dans "La mélancolie des barbares", c'est comme un chant d'amour désespéré dans une société où la communauté n'est plus possible. C'est la structure de la pièce qui m'intéresse, davantage que l'histoire policière. Chacun y trouve sa lecture : western, tragédie, parodie, etc. L'écriture allie le sublime et le grotesque, il est question de nos vanités contemporaines. Il n'y a ni manichéisme, ni morale, c'est le triomphe de l'individualisme forcené. C'est une pièce qui arrête le mensonge, c'est un jeu de massacre : elle démystifie. C'est le texte le plus violent que j'ai monté en dix ans de mise en scène. Mais la violence n'y est jamais brute, elle est mise à distance — j'ai l'impression de me retrouver un peu dans cette écriture ironique. Koffi Kwahulé parle de la nécessité de la chute pour éprouver le besoin de retrouver le paradis. C'est vertigineux, sans accablement : l'énergie de la tragédie est une énergie positive. C'est aussi une pièce très koltèsienne qui rappelle les espaces de "Quai Ouest", et la fin évoque "Roberto Zucco". Comme chez Koltès, on retrouve une abstraction et une déconstruction du réel. »

Le cinéma

« L'écriture sans didascalie renvoie au cinéma, avec une succession de séquences qui font émerger des images et ouvrent vers de grands espaces. J'ai travaillé avec un scénographe qui vient du cinéma. L'écran installé sur scène reflète des références permanentes à "Scarface". Il y a aussi un côté "Scary Movie". La pièce est très politique, il est question de fascisme dans une société comme la nôtre qui ne va pas bien. Avant les répétitions, nous avons revu "1900", de Bernardo Bertolucci, pour la description de la fabrication des fascismes. »

Les acteurs

« J'ai souhaité m'entourer de jeunes comédiens. La plupart sortent de l'Atelier Volant du TNT, les autres de conservatoires et d'écoles de théâtre. Ce spectacle a reçu le soutien du Jeune Théâtre national (2). J'ai fait appel à deux comédiens puissants capables d'entraîner une troupe. En lisant le texte, j'ai tout de suite pensé à Philippe Girard qui travaille notamment avec Stéphane Braunschweig. Il m'a parlé de Mireille Herbstmeyer. Ils ont déjà joué ensemble chez Olivier Py. Ce duo est la réunion de deux traditions de théâtre qui m'attirent : celle d'Antoine Vitez et celle de Jean-Luc Lagarce — Mireille Herbstmeyer a cofondé le Théâtre de la Roulotte avec Lagarce. »

La mise en scène

« Faire de cette pièce une œuvre naturaliste serait une erreur. C'est un théâtre d'acteurs, pas de metteur en scène. Je savais qu'avec ces acteurs l'enjeu était d'aller chercher *"le grand scénario"*, comme disait Vitez : ne pas s'en tenir à l'anecdote et faire surgir le mythe. Le personnage principal est une Salomé contemporaine. L'histoire peut se résumer ainsi : si je ne peux pas t'avoir, je te tue! J'ai essayé de mettre en scène la tension des corps sur une scène vide, d'exalter la dimension passionnelle et mythologique de l'œuvre. Elle m'ouvre le grand répertoire et me donne envie de monter une tragédie romaine comme la "Phèdre" de Sénèque. »

La direction d'acteurs

« J'ai accompagné les acteurs durant dix journées de travail à la table pour trouver la langue commune de la troupe. Avec l'écriture de Koffi Kwahulé, il faut plonger et prendre l'hydre à bras le corps. Il aime mettre l'acteur au bord du précipice, il ne l'épargne pas. Pour un acteur, c'est passionnant car il y a de la matière, de la générosité. Le travail de répétition consiste à débloquer des verrous. Je ne fais pas vraiment un théâtre de metteur en scène. Au théâtre, on vient voir des acteurs traversés par une langue. Philippe Girard aime dire que *"le travail de l'acteur ressemble à celui d'une taupe qui creuse en profondeur la matière du texte. Le travail du metteur en scène est de regarder les taupes creuser"*. La mise en scène est un travail de regard. »

> Propos recueillis par Jérôme Gac

▪ *"La mélancolie des barbares", du 13 au 23 novembre, du mardi au samedi, 20h00, au TNT (1, rue Pierre-Baudis, 05 34 45 05 05, tnt-cite.com)*

(1) Pièce créée au TNT en 2011

(2) Le J.T.N. favorise l'entrée dans la vie professionnelle des jeunes artistes issus du Conservatoire national supérieur d'Art dramatique et de l'École supérieure d'Art dramatique du Théâtre national de Strasbourg (TNS)

La Dépêche du Midi
13 novembre 2013

Les barbares sont au TNT

« La mélancolie des barbares » pièce de Koffi Kwahulé, mise en scène par Sébastien Bournac et interprétée par la Cie Tabula Rasa, est présentée au TNT, à partir de ce soir et jusqu'au 23 novembre. Avec un texte crépusculaire, la pièce nous plonge, corps et âme, dans les bas-fonds de l'humanité.
Le drame ici se déroule dans une cité et dans un temps non défini. On y retrouve, avec acuité, les thèmes très contemporains de la violence, de la justice, de l'ordre moral, du rapport à la loi, à l'autorité du père, de la précarité, de la xénophobie, de la religion, de la sexualité, des deals en tous genres, de la perversité du monde du travail...L'écriture est musicale et la pièce, à la croisée du polar, du conte métaphorique, du western moderne, du mélodrame social, déroule un perpétuel questionnement sur notre société «Je lis La mélancolie des barbares comme le drame de l'innocence bafouée» conclut , dans sa note d'intention, le metteur en scène Sébastien Bournac...

La Dépêche du Midi
19 novembre 2013

« La mélancolie des barbares », à l'affiche du TNT

La pièce du dramaturge contemporain Koffi Kwahulé, à l'affiche du TNT jusqu'au 23 novembre, est à la fois un drame allégorique qui met en lumière la barbarie du quotidien dans une cité qui les représente toutes et un polar sombre traversé de traits inspirés du western. Les personnages rappellent des figures mythologiques (Antigone, OEdipe, Jézabel) tout en évoquant le monde actuel dans ses aspects les plus sombres. Le tout est porté par une langue extrêmement construite, ample, enfiévrée qui opère la distanciation avec ce que l'on voit.

Dans «La mélancolie des barbares», Baby Mo, jolie fille entre ange et démon, ex-allumeuse, épouse le «komissari», trouble représentant de l'ordre et gourou prédicateur qui l'oblige à porter le voile pour la «protéger» de la concupiscence des jeunes mâles. Baby Mo réalise son rêve de pacotille : côtoyer les puissants. C'est son Amérique à elle… Mais la belle aime ailleurs : Zac, le caïd de la cité en mal de père, adolescent perdu qui caresse des rêves aussi contradictoires que dérisoires. Lulu, la soeur de Zac, sorte d'Antigone qui veut honorer par son comportement digne la mémoire du père mort, tombe sur un recruteur qui abuse de la situation. La mère, trop faible pour jouer son rôle, perd la raison. Ces personnages donnent une vision de la société actuelle et des rapports humains désespérée, presque stéréotypée.
C'est bien joué, dans le rythme, sans temps morts et, salutairement, dérangeant.

La sublimation tragique de l'anomie

La mélancolie des barbares est une tragédie contemporaine. Une sombre histoire qui connaît une ascension apparemment lumineuse puis une chute dans les ténèbres. Cette forme narrative, très classique, fournit un cadre mental familier qui rend acceptable, presque évident, la plupart des faits et des personnages. La mise en scène de Sébastien Bournac soutient cette pente de la familiarité, car il faut conserver la confiance du spectateur, lui fournir des repères, et elle combat cette pente, car il faut maintenir le spectateur en éveil, lui proposer de la jouissance inédite.

La tragédie de l'anomie

La conception classique de la tragédie fait de celle-ci le reflet d'un ordre du monde. La divinité (polymorphe ou monomane) régnait en limitant le chaos généré par les hommes.
Depuis la fin du théologico-politique, un grand renversement affecte les collectifs humains
qui doivent trouver des substituts non transcendants et cependant crédibles ainsi que capables de construire un monde humain vivable. Cette recherche est toujours en cours…

Le monde capitaliste est une vaste tyrannie inhumaine et terrifiante. Sous l'apparente adhésion à une aimable philosophie des droits de l'homme, ribote un peuple de démons
obsédés par le profit. « L'argent est le sang du monde. » L'absence de scrupule triomphe, la haine, le mépris, la corruption sont rois. La véritable tragédie n'est pas le parcours singulier de quelques hommes égarés, mais le cours général du monde lui-même, si corrompu, si chaotique, si anomique, que la vengeance est tantôt juste tantôt injuste. Dans ce monde, rien d'extérieur n'interrompt la tentation de l'inceste (un fils et sa mère, un homme mûr se mariant avec une adolescente). Sur les franges en ruine de ce monde désaxé, survivent difficilement les perdants du « système ».

Ce chaos est porté par un décor à trois niveaux marqué par une angoissante continuité. Un dallage (une rue), de la terre meuble (intérieur et extérieur indistinctement), un monticule (un Golgotha). Aucun lieu clairement assignable, une vacuité infinie, un unique fauteuil délabré (l'action est impossible, il ne reste qu'à contempler le désastre), moins qu'une ruine : un monde en poussière. La terre de la régénération est transformée en un terrible sable mouvant, celui de l'effritement, de l'effondrement, de l'anéantissement. Les comédiens pataugent dans ce cloaque sec, tandis que le spectateur apporte en songe l'amer liquide des larmes et de la dévastation.

La jouissance du carnage

La tragédie est une forme morale. Œdipe est puni certes parce qu'il est le fils de son père
mais aussi parce qu'il est orgueilleux. Sa démesure est la cause de ses malheurs. Mais sous ce paravent d'édification, sous cette belle surface d'instruction morale, chemine une autre vérité : le plaisir pris au carnage.

La mélancolie des barbares contient un soleil noir : la séduction de la violence, le charme du crime, le plaisir de la torture, l'admiration pour l'audace de la trahison, tout ce sublime
abject si séduisant. Au fond de tout spectateur, un salaud sommeille, un tueur somnole, une ordure veille. Les paroles des personnages sont crues et drues ; mais pire encore sont leurs gestes et leurs pensées que l'on devine. Les comédiens sont crédibles : pas de surjeu (tentation grande à cause du tragique et de l'obscène) ; le rythme est soutenu, suscitant le sentiment de l'inexorable : comme un train lourd, impavide, aveugle, filant à pas contant vers l'abyme.

Mais cette alternative (la réaffirmation interne de valeurs morales qui peut engendrer un rejet de la pièce ou bien le plaisir pris à l'immonde qui peut susciter une adhésion toute esthétique) a quelque chose de stéréotypé. Finalement, cette situation n'est pas si rare. N'est-ce pas le fond commun des tragédies, antiques et modernes ? C'est précisément ce que la mise en scène évite très habilement.

Une inquiétude originale

Sans dévoiler la ruse dramaturgique, l'usage du film Scarface ouvre une autre scène qui convoque un cortège de crimes filmiques, un grand réservoir d'horreurs très réalistes.
Comment en effet suggérer la profondeur, sur une scène de théâtre condamnée à une certaine limitation ? Peut-être en déplaçant l'espace mental du cinéma dans l'espace perceptif du théâtre. Cet élément de décor devient une machine à rêveries qui déréalise la fiction du théâtre et renforce sa capacité d'illusion.

Le théâtre est une fiction réelle : des êtres de chair et d'os font réellement semblant de représenter un personnage de littérature. C'est donc grâce à une conscience de fiction que le théâtre existe et n'est pas une salle d'hôpital psychiatrique. Le surgissement du cinéma implique une autre prestation : si le théâtre requiert de prendre des corps pour des images, le cinéma demande de prendre des images pour des corps. La superposition de ces deux espaces, c'est-à-dire la simultanéité des deux attitudes de conscience, est une expérience troublante.

D'autant plus que le film est modifié, découpé, remonté, ouvrant un 3e espace, mental, où apparaît l'intervention du metteur en scène (les porcs jouant le rôle de traduction et peut-être aussi de critique).

Ainsi, ouvrant, avec des corps, un espace théâtral, Sébastien Bournac introduit dans ce lieu, d'abord caché en décor, un espace cinématographique, puis réintroduit, dans l'être filmique, un autre espace théâtral (un montage et une réécriture du film). Enfin, sur ce millefeuille à trois étages, un quatrième espace, hybride, est fabriqué : un lieu optique, imaginaire, où se déroule une fascination pure pour la mort. C'est une chose de se complaire à des images de carnage ; c'en est une autre d'accompagner, dans un fantasme optique, chromatique, mouvant, un jeune homme en train de mourir. La mort est irreprésentable, ou presque : ici, une figure pulsatile, évanouissante, tente de montrer l'enfoncement psychique dans le néant, si bien que la scène devient la conscience, agrandie, immense, de Zac, crucifié par la vengeance.

Un regard politique

Cette épaisseur de l'espace, à la foi scénique, narrative, optique et intellectuelle, est le point captivant de cette mise en scène. Offrir une expérience de débordement, d'invasion, de profondeur, de sidération, tout en donnant les clefs pour vivre cette sidération à distance ; sans quoi le spectateur souffrirait sans savoir pourquoi.

Finalement, Sébastien Bournac a une grande confiance dans le spectateur : un spectateur capable d'accepter cette image catastrophique d'un monde en déroute, d'accepter d'être séduit par le désir de tuer, de tenir en main un revolver et de tirer, d'accepter comme sien le désir de savoir ce que c'est que mourir, pour l'autre, tout en restant soi-même sauf.

Cette mise en scène (ainsi que la pièce elle-même) n'est pas une éducation au crime, mais bien plutôt une école d'humanité : apprendre à reconnaître dans le criminel un autre soi-
même. Elle suggère, au lieu de rejeter avec écœurement les réalités sociales qui correspondent à ce récit, d'agir en vue d'empêcher cet ensauvagement du monde qui ne monte pas du peuple mais descend des élites capitalistes et politiques.

Jean-Jacques Delfour

Noir c'est noir

Au Théâtre national de Toulouse, « la Mélancolie des barbares », de l'auteur ivoirien Koffi Kwahulé, est porté pour la première fois à la scène par Sébastien Bournac, avec Mireille Herbstmeyer, Philippe Girard et une troupe de jeunes comédiens.

Il est comme le bon vin, Sébastien Bournac, il vieillit bien. Ou plutôt ses mises en scène prenant, avec le temps et l'expérience, de plus en plus de corps. Il faut dire qu'il est servi par Koffi Kwahulé, auteur ivoirien à l'écriture charnelle, à la poésie crue et violente, à qui il a passé commande de « la Mélancolie des barbares ». Une pièce qui rappelle par sa dimension lyrique et tragique l'univers de Koltès. On pense à « Quai Ouest »… Une tragédie des temps modernes qui se passe dans une cité où tout le monde se connaît depuis toujours. Il y a le beau Zac, adulé de tous, qui depuis la mort du père, deale pour faire vivre sa mère et sa sœur et se rêve en « Scarface ». Il y a ce chef de la police, ce «Komissari» prédicateur, à la vision du bien douteuse et à la gâchette facile. Son credo à lui c'est de prendre sous son aile les jeunes gens en déshérence : il cherche à sauver Zac, tout comme il a sauvé Baby Mo, sa jeune épouse, en la voilant… Il y a donc aussi Baby Mo, en quête de père et de repères et d'un standing social autre que celui de ses origines. Enjeu de cette pièce, Baby Mo est tiraillée entre deux hommes, son «doux» mari droit et rassurant à qui elle est soumise et Zac, son amour de lycée pour lequel elle est prête à tout. Il y a aussi Lulu – incroyable Fany Germond – la sœur de Zac, jeune femme à fleur de peau, qui marquée par la mort du père ne désire qu'honorer sa mémoire et vivre dans la dignité. Ce qui signera sa perte. Et puis, il y a la bande de copains, tout aussi paumés et éponges à toutes les dérives barbares.

Sébastien Bournac s'est entouré de jeunes comédiens, issus pour la plupart de l'Atelier Volant du TNT, emmenés par deux locomotives: Philippe Girard – travaillant avec Stéphane Braunschweig – pour le rôle du «Komissari», et Mireille Herbstmeyer – qui a beaucoup collaboré avec Olivier Py – pour le rôle de la mère de Zac et Lulu. « La Mélancolie des barbares » est un spectacle froid et dérangeant. Dans le petit théâtre du TNT, sur un plateau anti-naturaliste quasi-vide, recouvert juste de sable, montrant le vide intérieur et l'enfermement de personnages en perdition, les acteurs distillent une tension qui ne lâche pas le spectateur. Tragédie grecque, polar, drame passionnel, « la Mélancolie des barbares » est tout cela. Mais il est surtout un théâtre politique, dénonçant les individualismes, l'oppression, l'instrumentalisation où la violence est le seul recours à l'émancipation. Noir. Mais salutaire.

Sarah Authesserre

THÉÂTRE ■ Avec « La mélancolie des barbares », Tabula Rasa hisse la tragédie au faîte du théâtre d'aujourd'hui

Vague à l'âme sur le terrain vague de la cité de Dieu

Une histoire d'amour impossible car inconciliable avec la « loi » de cette cité contemporaine aux allures de science-fiction : La mélancolie des barbares signée Tabula rasa conjugue la tragédie avec l'époque contemporaine.

C'est sur un terrain vague dressé sur scène que tout débute. Contre une morne bute de sable, dans cette « cité » commandée par la loi implacable de la milice, se dessine le destin inexorable de Zac. Tiraillé entre un amour maternel inavouable et celui qu'il voue à Baby Mo, la jeune épouse du « Komissari » - chef de la police - cet écorché vif va être broyé entre passion adultère et respect de la « loi » d'airain qui régit la ville.

CORPS À CORPS. La violence du désir face à la morale. PHOTO LUCIE PAULUS

Il flotte dans cette mise en scène signée Sébastien Bournac une odeur de soufre, un mauvais pressentiment porté par la tonalité de l'anticipation. Car derrière la destinée tragique de ce couple, c'est toute une réflexion sur les errances de notre société qui se dessine. La folle question d'une justice divine face aux dérives de la jeunesse délinquante, perdue et sans travail ; celle de la prostitution pour intégrer le monde de l'entreprise ; les violences policières et le totalitarisme qui se cachent derrière le droit dans cette cité de Dieu fanatique.

Neuf acteurs au ton juste portent cette exégèse d'une société en perte de repères où les destins d'Antigone, de Roméo, de Juliette et d'Œdipe se mêlent à ceux de nos contemporains. Et passent du trouble au vague à l'âme avec brio. ■

J. B.

« La Mélancolie des barbares », de Koffi Kwahulé (critique), T.N.T. à Toulouse

Génération désenchantée

Format plus long, esthétique plus sombre, « la Mélancolie des barbares » marque un tournant dans le parcours du metteur en scène Sébastien Bournac. Pensée sur le modèle des grandes tragédies classiques, mais écrite dans une langue résolument contemporaine, la pièce de Koffi Kwahulé porte en elle, d'après Sébastien Bournac, le désir partagé par les deux hommes d'offrir à notre monde d'aujourd'hui une oeuvre théâtrale durable.

Le titre, d'abord, est une invite à la poésie des larmes. La Mélancolie des barbares : on n'avait rien entendu de plus poétiquement désenchanté depuis les Chants de Maldoror. Puis le rideau se lève sur une sablonnière abandonnée à une bande de jeunes zonards. Décor de bout du monde, vide culturel, cette photographie encore inanimée est le premier tableau de la tragédie qui s'annonce.
Nous sommes plongés dès le début dans une lumière crépusculaire et un silence de plomb. Le doute n'est pas permis. Ça va saigner, ça va faire mal… Trahison, amour, vengeance sont au menu de cette fresque contemporaine d'un monde en décadence.

L'histoire en train de s'écrire est celle de Zac un petit dealer, chef de gang, dont le père, convoyeur de fonds, est mort en service. On le découvre quelque temps après sa rencontre avec le nouveau Komissari, appelé dans la cité pour remettre de l'ordre. Étrangement, et malgré ses activités douteuses, le jeune homme semble totalement entiché de l'étranger. Trouve-t-il en lui une figure paternelle de substitution, un modèle de puissance et donc un exemple à suivre ? Certainement, même si une autre séduction, plus vénéneuse celle-là, semble unir le jeune homme à cette espèce de M. Ouine en armes…
Et puis, il y a Monique (alias Baby Mo), l'ancienne séductrice voilée qui a épousé le Komissari tout en continuant à se mourir d'amour pour Zac. Ajouté à ce trio lié par le vieux scénario du « triangle amoureux », il y a la mère de Zac, trop proche de son fils, tout comme Judicaël l'ami transi, et la soeur Lulu prête à tout au nom du père absent, chacun participant à sa manière au trouble généralisé des sentiments interdits.

Comme la rencontre d'un porc et d'une luciole

Portée par l'écriture puissante de Koffi Kwahulé, à la fois moderne, inventive, et poétique comme la rencontre sublime d'un porc et d'une luciole, la distribution sert plutôt bien le sujet. On sent que le metteur en scène, Sébastien Bournac, dont la direction d'acteurs n'a pas toujours été le point fort, a fini par prendre la tête du gang. Les jeunes acteurs, emmenés par les deux grands comédiens Mireille Herbstmeyer et Philippe Girard, et certainement nourris aux polars américains, composent avec beaucoup d'énergie ces petites frappes à la dérive… Et comme devant une rediffusion de Trainspotting, on frémit de leur liberté sans conscience.
Et que dire de la petite Lulu, la frangine du caïd (admirable Fanny Germond) dont l'apparition fracassante apporte sur le plateau à la fois un souffle de réalisme, un élan de modernité et une sacrée dose d'engagement physique. À travers ce personnage, mais aussi celui de Baby Mo, de la mère de Zac ou encore de la copine de Monique, et grâce à la place que leur accorde la mise en scène, les femmes ne sont pas les faire-valoir habituels des histoires de ce genre, mais des personnages magnifiques de polar, habités, pleins, essentiels à l'émotion comme à l'intrigue. On rit aussi, comme dans la scène de « l'adresse à Monique », mais d'un rire de noyé, conscient que la tragédie va tout emporter sur son passage… Le Komissari jaloux… Baby Mo à l'orgueil blessé… Pas besoin de faire un dessin… Depuis l'introduction dans l'espace théâtral des extraits du film Scarface (celui de Brian de Palma avec Al Pacino), la messe est dite. On connaît la fin du scénario, et celle du héros tragique victime expiatoire d'un monde sans dieu ni maître. Et sans espérance aussi.

De l'art de parler de politique

En fait, si la Mélancolie des barbares est belle, c'est parce qu'elle réussit, là où les médias chaque jour échouent, c'est-à-dire à parler de politique avec hauteur et justesse. Tout ce qui s'étale, grossièrement, bêtement quelquefois, sur les ondes radio et télévisuelles, jour après jour, est ici évoqué certes frontalement, mais avec cette qualité propre au jeu de scène qui ne ratiocine pas sur tout, et surtout pas sur la souffrance : la jeunesse en détresse, le drame du chômage, les dérives de la moralisation de la pensée dont les premières victimes sont toujours les femmes, le ravage du capitalisme libéral, etc. Même la question du pouvoir de l'image sur l'esprit d'une jeunesse en perdition prend ici une nouvelle dimension, du fait d'être posée au théâtre, dans un autre espace de réflexion, quelque part à mi-chemin entre la réalité de la vie et la fiction cinématographique.
Tout cela rend très douloureux le spectacle de cette jeunesse en équilibre au bord d'un gouffre. Et on a beau nous dire que la cité de Kwahulé est sans nom et sans visages, il nous semble bien la connaître, nous, et très intimement. Enfin, Bournac, lui, parce qu'il est sensible à l'état de santé du monde, en tire un bel ouvrage. Et même si quelques imperfections formelles sont à noter (le texte a quelques longueurs, Zac n'en finit pas de mourir), ce n'est pas grand-chose à côté de la beauté de certains tableaux, et de la performance remarquable des comédiens… Bravo. C'est noir mais c'est juste. ¶

Bénédicte Soula